

Yan ALLEGRET

HANAMICHI

Le sentier des fleurs

(Esquisse Août 2006)

Théâtre

1

ENTREE

*C'est fini.
La paroi coulissante s'est refermée
En silence.*

*Dans le silence.
Dans le corps du silence.*

La pièce est vide.

*A l'intérieur du silence.
Au-dedans.
Il n'y a rien.
La pièce est vide.
Voilà l'apparence de ta destination.*

*Ne dis rien.
Face à face avec l'endroit.
Jauge les forces, les tiennes, celles de la pièce.
Ne dis rien de ce que tu pressens. N'écris rien.
Laisse venir.*

*C'est fini.
La paroi qui l'instant d'avant s'était ouverte est close.
Derrière toi, les chemins qui t'ont conduit ont disparu.
La pièce est vide.*

*Quatre murs.
Un plafond de néons.
Un sol de paille.*

*J'ai laissé mon enfant, mon amour,
Tout ce qui me retient au monde je l'ai laissé.*

*Silence de la fermeture
Silence de l'ouverture
Au sol, dix nattes de paille.*

Dans un coin le drap d'une couche fine.

J'ai attendu ce vide. Je l'ai craint.

La paille du sol.

Le néon comme seule lumière.

Le vide de la chambre est un vide qui ne dit rien.

Un miroir sans cadre plaqué à mi-hauteur.

La surface trop petite empêche le corps de s'y refléter entièrement.

Parcelles de ma chair.

Mon visage incomplet dans la glace.

La pièce, sans appareil.

Sans volonté.

Nudité des murs.

D'une couleur qui ne veut rien dire.

Qui ne signifie rien.

La pièce t'offre le vide.

L'air contenu entre ses murs.

L'espace qu'elle recèle.

Cette chair qui est à naître.

Et l'odeur de paille.

Rien d'autre.

Le point de départ est là.

Tu es dedans.

La fin, le commencement d'un monde.

À l'intervalle entre les deux.

Le mur a glissé, s'est ouvert.

Au-delà, la pièce de l'eau, plus petite.

Le bruit de l'eau s'écoule sur le corps du silence.

Personne ne sait où tu es.

Personne ne sait l'endroit, et les chemins empruntés pour y parvenir.

Personne.

Et le silence de la pièce comme un miroir nourrit le mien.

Tout ce qui me retient au monde, je l'ai laissé.

*L'odeur de paille est accueillante
Le vide crée comme un appel d'air.
La même couleur indéterminée au plafond.
La même couleur qui ne dit rien.
Et la lumière blanche du néon.*

*J'ai laissé mon enfant.
J'ai laissé mon amour.
Tout ce qui me retient au monde.
Le silence de la pièce nourrit le mien.
L'odeur de paille qui te calme.*

*La plante des pieds sur la paille.
Le visage incomplet dans le miroir.
La respiration courte à l'instant où tu es entré.
L'émotion de cet espace que tu ne peux pas expliquer.*

*Je sais qu'un combat doit avoir lieu.
Je l'ai frôlé parfois.*

*La géométrie parfaite de la pièce et le silence qui l'habite me font perdre
légèrement l'équilibre.
Tous les indices se murent les uns après les autres derrière les parois coulissantes.
J'ai dû attendre ce moment.
J'ai dû l'attendre.
Le redouter.
Redouter cette chambre-là,
Cette absence de discours.
Ces angles dévoilés, cette odeur de paille.
Cette nudité.*

*Le silence de la pièce nourrit le mien.
Je sens l'odeur de paille
Je sais que c'est là
Je pense à toi.
Toutes les questions suspendues dans l'espace se dissolvent peu à peu.
Les mots se tarissent lentement jusqu'à la source.
Le silence de la pièce nourrit le mien.*

*Le corps du silence respire.
Des nuits entières.*

1.1

DESCRIPTION ECRITE DU SOMMEIL

Ailleurs un autre homme est debout.

Un autre homme est debout, seul, à la lisière d'un cercle.

À la frontière.

Un cercle tracé à même la terre.

À l'orée d'un cercle.

Un cercle de paille sur une terre d'argile.

À l'intervalle.

Ailleurs, l'espace du cercle, surélevé.

Un autre homme seul. Presque nu. La chair en offrande.

Au point incandescent de sa solitude, il passe dans le temps immobile à la lisière du cercle.

Accordé au réel, il en suit les courbes, il respire avec le temps, avec l'espace sur lequel il se tient. L'espace vide.

La plaine immense et vide.

La page blanche de la plaine où le cercle a été dessiné.

Dans le cercle de la terre d'argile retournée. Un sable.

L'autre homme un trait vertical. Il n'est vu de personne.

Dans le cercle des traces, des empreintes.

Les corps ont chuté, cherché l'appui sans le trouver et poursuivi leur déséquilibre jusqu'à leur disparition.

Le cercle est l'endroit de l'incendie de l'homme. De sa révélation.

Au-dessus, de grands oiseaux de proie.

Ils tournoient décrivent dans le ciel des cercles.

L'autre homme est à l'orée. À la lisière.

Il attend. Une autre chair. La tienne.

Patience. Le temps ne passe pas.

L'homme est immobile, il règne sur le cercle, sur la terre craquelée qui l'entoure.

Seigneur de rien. Seigneur d'un vide.

Le temps ne passe pas.

C'est l'homme, le cercle et sa terre qui passent, silencieux, dans le temps.

2

VIDE VOLONTAIRE

*Les remous sont dissous
Le souvenir du commencement, de l'entrée dans la pièce s'est éteint.
Toutes poussières retombées.
La pièce passe dans le temps.
J'assiste à cela.
Passager de la pièce.
Passager d'un corps du silence.*

*Où que je regarde, il n'y a qu'un vide.
Rien ne s'est transformé, ni ouvert.
Le drap de la couche disparu derrière les parois coulissantes.
Je ne vois pas au-delà.
Assis, j'assiste au passage de la pièce dans le temps.*

*L'âpreté du silence a entamé légèrement la peau.
Je me lave dans la pièce d'eau attenante.
Le bruit de l'écoulement me rassure.
Le bruit de l'écoulement de l'eau comme un langage
Une voix.
Une voix à côté de la mienne, éteinte.
Je n'ai pas prononcé un mot depuis plusieurs jours.*

À ton silence pendant que nous faisons l'amour.

Où que je regarde, il n'y a qu'un vide.

Des étendues immenses des villes des quais des halls d'aéroports.

*La pièce ne donne aucun indice.
Aucune direction.
Elle n'offre rien.
Elle ne renvoie rien.*

**À cette pensée que tu savais logée en moi, et avant même que je ne te dise déjà
tu te tenais au plus près de la plaie et tu posais ta main dessus.**

Tout ce qui me retient au monde, je l'ai laissé.

*Maintenant seul.
Sans guide.*

**Nous marchions à la lisière du gouffre et nos mains se tenaient.
Des morceaux de peau enlevés sous l'effet de la peur.
La distance accrue par la fatigue de l'amour.
Toujours nos mains se sont tenues.**

*J'ai attendu cela.
Je l'ai craint.*

**Nous tenons la main de ce qui va mourir.
C'est toujours ce qui va mourir que nous tenons dans notre main.
Nos mains savaient cela, mais elles se serraient au-delà.**

*L'ignorance de la chambre est belle parce qu'elle ne sait rien de la beauté.
Ni du temps.
Ni de l'inquiétude.
Ni de la pensée.*

**À ce nom de couleur que tu m'as donné.
Aux cercles de nos bras contenant l'autre, le protégeant.
Aux refuges de ta poitrine.**

*J'aimerais être ignorant. Et pauvre.
Qu'ai-je déposé au sol.
Rien.
L'inquiétude n'était qu'endormie.
Elle se réveille.*

**À ta bouche sur ma nuque tes dents coupant net le fil de l'angoisse.
À la jouissance ensemble.**

*La perfection des angles te renvoie la maladresse de ta présence.
Tout geste paraît de trop.*

**À tout ce que j'ai saccagé en toi qui empêchait tes floraisons.
Aux engueulades corrigées dans la nuit qui suivit.**

Je suis seul.

*Il n'y a personne.
Il suffirait d'aller dehors et vérifier.
Mais non.*

À nos solitudes parallèles qui se rejoignent en une seule ligne.

Ce combat. À mener. À dire. À traverser.

**J'ai vu l'abîme et seule ta main me retenait.
Tu as vu l'abîme et seule ma main te retenait.**

*Je prends des notes.
Chaque feuille, une fois écrite, doit lutter pour exister dans cet espace.
Aucun mot, aucune réflexion, aussi intelligente soit-elle, ne tient.
Chaque feuille finit au trou, dans le sac plastique.
La pièce paraît riposter à chaque tentative.
Tu me disais souvent « Apprends à voir ».*

**Nous jouions en équilibre au bord de l'abîme des jours.
Le corps appelé par le vide mais retenu par le contrepois de l'autre.**

*Tu es seul.
Tout ce que tu as écrit avant ne t'es d'aucun secours.
Tu habites une page blanche.
Tu le deviens.*

**Aux départs innombrables.
Aux retrouvailles innombrables.**

Une lutte par le moins est en train de s'engager je suis des deux côtés.

**Au récit des pires rêves que tu m'as faits.
Au récit des pires rêves que je t'ai faits.
À nos nudités du matin.**

*Peu à peu, aucun mot ne paraît être à même de dire cet endroit
Je suis incapable de dire où je suis.*

**À mes ongles dessinant sur ton dos les chemins de ton sommeil.
À mon poignet retenu par toi chaque fois que j'ai voulu fuir.**

*Respiration moins ample.
Comme si la pièce appuyait sur ma peau.
En permanence.
Serrer le fruit pour en recueillir le jus.
Contractions avant de mettre bas.*

À la dissolution de mon corps dans ta bouche.

*Les mots s'éloignent.
Je renonce à décrire ce que je ne comprends pas.
À la place, je dessine maladroitement quelques silhouettes.
Quelques visages.
Celui de l'enfant.
Celui d'un homme dont j'ai rêvé.
Le tien.*

À la direction que je ne t'ai pas montrée parce que je la cherchais moi-même.

*Murs monochromes.
Bruit de l'eau.
Odeur de paille.*

Aux semaines de grâce éclairées par la lumière des corps.

*Il ne reste sur la feuille que des lignes droites et des cercles.
Des lignes droites.
Des cercles.*

J'aurai tellement voulu poser ma main sur ton front et ne rien dire.

*J'abandonne mon carnet de notes dans le sac plastique.
Je deviens peu à peu improductif.*

À ce qui fait mourir un amour. À ce qui fait qu'il brûle plus loin que l'absence.

*Je m'efforce de faire le vide.
Faire le vide comme on dit « Faire l'amour ».
Je pense à toi.*

Aux pressentiments des départs que l'on n'écoute jamais

« Faire le vide ».

À ton visage devant mes yeux

« Faire l'amour ».

Et je ne savais pas à ce moment que ce serait la dernière.

« Faire le mort »

Aux traces laissées sur la peau

*Toute action volontaire est vouée à l'échec.
La pièce est un paysage brut d'inconnnaissance.*

À ce silence auquel aucun mot ne répond.

*Je te vois debout devant moi, les paumes ouvertes et je sais que c'est impossible.
La pièce passe dans le temps. Tu es droite debout les paumes ouvertes je te vois encore. L'évidence se fait peu à peu et ouvre mon souffle.
Tu t'effaces les paumes ouvertes tu me regardes j'ai cru entendre ta voix j'ai cru l'entendre, l'espace d'un instant.*

À nos disparitions

Je suis le passager, la main posée sur la crinière de paille du cheval immobile qui me conduit au vide.

2.1

Un chant filtre à travers les parois.

Au commencement

Il n'y avait ni nom ni action.

Ni raison ni conscience.

Le monde était non-né.

A l'intervalle entre l'obscurité et la lumière.

Il flottait, pareil à une méduse dans un océan calme.

Sans limites et sans direction.

À l'intervalle entre la mort et l'enfantement,

La méduse du monde dérivait dans un grand rien.

Hors du ciel, de la terre et de la nuit.

Inhabitée et transparente.

La membrane se déployant et se rétractant, pareille à un souffle.

À l'intervalle du silence et de la parole.

Personne n'habitait ce temps, cet endroit.

La méduse était seule, béate et inconsciente.

La voix ne prononce pas de mots

Des sons, des voyelles.

Des traits dans le silence.

Il y eut la première vibration.

Elle contenait en elle l'âme et le mot réunis.

La membrane de la méduse se mit à trembler.

La vibration embrassa le corps de la méduse, l'océan calme du grand rien qui l'entourait.

La vibration devint un son, une parole, un chant.

L'âme et le mot réunis dans un même souffle.

Une seule parole, une seule voyelle étirée à l'infini.

Créant dans son sillon la toile de fond de l'univers.

Le rien était devenu le vide et le vide était destiné à se peupler.

Pendant ce temps, la méduse du monde s'abandonnait à sa dérive.

À l'intervalle entre conscience et inconscience.

Elle dérivait.

Tu vois le corps d'où vient le chant.

Assis à l'angle de la pièce, tourné dans ta direction.

*Il porte un tissu sur son visage.
Les mains creusées de rides.
Il ne bouge pas.*

La seconde vibration arriva.
En elle le mot et l'âme s'ébattaient.
Un son parcourut le grand vide.
À la seconde voyelle, dans le grand vide le ciel, la terre et la nuit apparurent.
La lumière du second chant vint éclairer l'enveloppe de la méduse.
L'eau du ciel l'abreuva.
Le vent parcourut la membrane qui se recouvrit alors de terre.
Le vent était le souffle, il attisa le feu que la foudre avait allumé.
Puis la terre calcinée ouvrit sa bouche pour y recevoir la pluie.
La foudre du ciel creusa encore la peau de la méduse, y dessina des montagnes, des falaises abruptes, des plaines dorées où s'ébattaient les vents contraires, des vallées, des lits de sable, des déserts et des gorges sans lumière.
La membrane fine et transparente devint une peau de roche.
Sur la méduse, il y avait à présent des visages de terre et des visages de pierre.

La troisième vibration et le troisième chant portèrent la vie. Le mot et l'âme traversèrent l'homme qui n'était que visage de pierre et visage de terre. Alors il ouvrit les yeux et ce fut son premier éveil.
Le troisième chant traversa l'animal et l'arbre et, porté par la force immense de son courant, il déborda et éclaboussa les roches, les rivières, le ciel et les souterrains.
Dans l'écho de ce chant, dans son silence, la mort se tenait.
Le premier homme tomba
Le premier animal tomba.
Le premier arbre tomba.
Le vent se mit à porter les poussières des disparus qui fécondèrent la terre.
Le chant et le silence ne cessèrent de se succéder.
À chaque jour mille morts et mille cinq cent naissances.

*Il est seul et soudain, à la reprise du chant.
Ils sont plusieurs.
Dans sa voix d'autres voix.
Plus de cent.*

La quatrième parole, la quatrième vibration enfantèrent la conscience.
Elle souffla dans la cavité de l'homme et la résonance qui s'en suivit fut son second éveil.

L'homme vit l'immensité de la terre, du ciel et de la nuit.

Il se vit, passager de la méduse, et commença à marcher. Il emprunta des sentiers qu'aucun animal n'avait foulés, parcourut des déserts sans arbres. Parvenu à l'extrémité de la méduse, il étendit sa conscience au-delà et arriva jusqu'aux portes de la mort.

Alors son drame se noua

Ce fut son troisième éveil. Sa première blessure.

L'homme recula face aux portes closes.

Le quatrième chant résonnait encore et se fit plus profond.

Alors, tout ce qui vivait regarda l'homme avec curiosité dessiner dans la poussière, le cercle de sa solitude.

Le cinquième chant apporta le discernement et l'intelligence. La raison fut capable de nommer, d'organiser et de régir.

L'homme se fabriqua une perception du monde depuis son cercle de solitude. Il définit le vivant du mort, l'animal du minéral, le vent du feu et lui-même de cet ensemble.

Ainsi il accomplit sa séparation.

La raison et l'intelligence n'ouvrirent pas les portes de la mort et l'homme conserva sa blessure intouchable et béante.

Chaque jour, il régnait sur les choses.

Et chaque nuit, ses mains creusaient et le même cercle.

La terre enlevée par ses mains constitua au fil du temps une montagne et l'homme s'assit au sommet. Il était parvenu jusqu'à la cime de sa propre solitude.

De là, il vit à l'horizon l'enveloppe immense de la méduse qui flottait, béate, parcourue de tremblements, de bruissements et des résonances vives des anciens chants.

Lorsque l'homme s'abandonna à son sommeil, à sa peine, à sa contemplation de la méduse, un interstice se créa. À travers la faille que sa défaite avait ouverte sur sa peau, la sixième vibration arriva. Elle émergea de la blessure, parcourut l'homme et alla porter son chant à tout être et à toute chose.

Depuis le cercle, des fils dorés se nouèrent entre la terre, le ciel et la nuit.

Des fils dorés tendus entre le visible et l'invisible.

L'animé et l'inanimé.

L'obscurité et la lumière.

Je n'ai plus entendu la voix de l'homme.

Le silence de la pièce est revenu et m'a enserré.

Alors, comme si le fil dont il me parlait venait d'être coupé,

*Sans que je puisse y opposer la moindre résistance
Je me suis effondré par terre.
Inconscient.*

En entendant le sixième chant, l'homme perçut l'écho lointain des cinq autres. L'écho de l'origine. Il retrouva dans sa bouche le goût de roche de son visage de pierre et toucha du doigt son enfance. Ce fut son quatrième éveil et les portes de la mort s'ouvrirent.

L'homme se releva, soutenu par la multitude des fils dorés qui l'unissaient au grand ensemble sans nom. Il se tint debout sur la méduse et là, il chanta face aux portes ouvertes de la mort.

2.2

DESCRIPTION ECRITE DU SOMMEIL

À écrire

3 VIDE SPONTANNE

La pièce passe dans le temps.

Plein jour

Le chant n'a pas cessé.

Mais il a changé.

Je vois depuis le sol la silhouette.

Elle a changé.

À l'angle de la pièce se trouve une femme, un voile sur le visage.

Les rides sur les mains ont disparu.

Elle ne parle pas, ni ne chante.

À la place, le son de sa gorge, pareil au raclement d'une pierre sur le sol.

Elle ne dit rien.

De temps en temps, elle se met à vibrer de soudaines voyelles.

Comme celles du premier chant.

Puis s'en retourne au raclement de sa gorge.

Ça n'a aucun sens.

Je la regarde, le tissu ocre sur le visage.

Les lignes horizontales du sol.

La ligne verticale qui conduit du sol jusqu'au ciel du plafond

Un plafond comme ciel.

La verticale qui mène au ciel.

*Je ne sais pas ce que je fais.
Je suis sans réfléchir de brusques impulsions.
Je ne crée rien. Je tourne en rond dénué d'inquiétude.*

*Accélérations soudaines. Ralentissements. Gouffres.
Pertes brèves des notions de temps et d'équilibre.
Je sors le carnet du sac plastique.
Des mots.
Jetés en tous sens
Sans aucun ordre logique
Purge par l'action de la solitude.
Purge de l'écriture.
Ça ne veut rien dire.
J'écris des paroles qui ne sont pas les miennes.
Des mots que tu pourrais dire. Que pourrait dire l'enfant.
Et puis d'autres, totalement inconnus.
Aucune structure, aucun travail, aucune intelligence.*

*Sur la page blanche de la pièce. Sur la paille.
Le désordre est total.
Mettre en ordre ou laisser faire.
Le raclement de la femme ressemble au cri d'un corbeau
Un corbeau.
L'intuition que la pièce enfantera encore.
Je ne mets rien en ordre.
Le chant m'accompagne.*

*Ce pourrait être le lieu d'une naissance. Ce pourrait être le lieu même de ma
naissance.*

*J'installe une caméra près du drap.
J'enregistre mon sommeil en Super Nightshot.
Une cassette DV par nuit.
Je m'endors.
Le sommeil les rêves se fixent sur la bande.
Je donne mon abandon en pâture.
Moi le gibier, le rêve.*

*Le visage incomplet dans le miroir.
Je vois mon corps comme si j'étais au-dehors de lui.*

*Je scrute ma chair à l'appareil photo.
Voir la peau tant et tant de fois qu'elle s'ouvre.
Poitrine, dos, visage des centaines de fois, aller au-delà du regard.
Paysages de chair, anonyme, ce pourrait être la tienne, celle de l'enfant celle de la silhouette à l'angle.
Sur l'avant-bras apparaît un désert d'épiderme parsemé de blés fins. Les traces des veines semblables aux tracés des rivières, aux branchages d'un arbre, au tronc, à des racines qui courent jusqu'à la frontière des paumes.
Les vertèbres, des galets disposés sur le chemin.
La forêt du pubis.
Ma terre tremble en permanence d'un tremblement infime.
Ma peau est celle d'un animal qu'on ne peut entamer.*

3.1 DESCRIPTION DV DES SOMMEILS

À écrire.

4 VIDE DU DENUEMENT

*Plus de feuilles.
De moins en moins de mots.
J'écris d'abord sur les parois de la pièce.
Puis sur ma peau*

*Des miroitements sur le plafond et les murs
Pareils aux reflets du soleil sur l'eau.
Je peine à maintenir mon équilibre.*

*La vue est atteinte par la pièce.
Le regard veut encore creuser les murs le plafond le sol le miroir.
Voir au-delà. Scruter l'issue. Trouver le sens.
Les yeux forcent les parois la pièce riposte.
Je regarde les miroitements en face.
J'arrive à distinguer chaque scintillement.
Je suis le dessin de l'arabesque, sa lente descente, jusqu'à sa disparition sous la paupière.
Le scintillement se transforme.
Des oiseaux de proie tournoient haut dans un ciel dévorant de lumière.*

*Ils décrivent de grands cercles silencieux.
Puis soudain fondent vers le sol et l'animal qui ne sait pas encore l'imminence de sa mort.
Précision du vertige. Précision absolue du vertige.
Les yeux échouent à voir, à moins qu'ils ne commencent à entrevoir l'essence même de l'endroit. Du ciel de néons, de la terre de paille.
Je clos les paupières, les aigles règnent sans partage dans ma nuit.*

*Le vide de la pièce, c'est le vide du plateau de l'écriture le vide originel.
La mère de ce qui est à naître.
Je me retrouve devant les mêmes questions. Il n'y a rien à créer mais à laisser apparaître.*

*Je vois mon corps dans le miroir
Mon visage incomplet j'en abandonne l'image
Je ne m'occupe plus des caméras des photographies
Je passe dans le temps.*

*Contagion de la nudité de la pièce jusqu'à moi.
Évidence de la nudité.
Je redeviens tel que je suis né. L'animal, l'homme.
J'étais nu pour l'amour. J'étais nu pour laver ma peau.
Là être nu ne me sert à rien.
Que tout soit vu. Que ce tout apparaisse dans le miroir de la chambre.
Je n'ai jamais été nu aussi longtemps sauf dans le ventre de ma mère.
J'assiste à la vie de ma chair. À sa vérité.
Plus besoin de photographe.
Il n'y a plus rien à capturer.
Rien ne s'enfuit.
J'assiste à la vie de ma chair.
Les cicatrices comme les fissures aux angles des murs.
Une entaille près de l'œil gauche, aux abords des néons
Le sexe à l'abandon dans l'odeur de paille.*

*La pièce est clémente, patiente.
De la patience nécessaire aux urgences.
Une brise dans la pièce, la chambre est parcourue d'air.*

*La terreur éprouvée autrefois au moindre signe du vieillissement semble endormie.
À la place de mon visage dans le miroir je vois*

Un visage de terre. Un visage de pierre.

Je me lave en jetant sur ma peau des baquets d'eau chaude.

Claquements de l'eau sur la peau.

Le visage inondé je garde les yeux ouverts.

Je plonge mon corps dans l'eau des baignoires, une fois lavé.

J'augmente la température. Jusqu'au court-circuit de la pensée.

Ma dernière pensée, je crois, est pour toi.

Je me suis demandé si toi aussi tu avais traversé ta nuit.

4.1

Une femme entre.

Où est mon enfant dans quelle forêt est-il, je ne vois pas mon enfant, je ne vois pas mon enfant, as-tu vu mon enfant, il va avoir peur s'il ne me voit pas.

C'est trop tôt. Mon enfant n'est pas prêt à partir. Je ne suis pas prête non plus. Mon ventre est encore chaud de sa présence, pose ta main sur mon ventre, ne me touche pas, je voudrais la joue de mon enfant sur mon ventre, et s'il m'appelle et que je suis trop loin pour l'entendre. Dans quelle forêt est-il. Mon enfant. Dans quelle forêt. Dis-le moi. Est-ce que tu déjà entendu ton enfant crier ton nom à l'instant où il te croit disparu. Pourquoi je n'entends pas sa voix.

Laisse-moi me reposer, m'allonger à l'endroit où tu dors. Laisse-moi dormir, à tes côtés, tu pourras me toucher si tu veux, croire que je suis ta femme, je ne dirai rien de ce mensonge, je te l'offre en échange du sommeil de l'oubli, je suis fatiguée, ne me parles pas, ne me poses pas de question, tu n'as pas vu mon enfant, je n'ai pas envie de te parler, je suis fatiguée, je suis sèche, je ne comprends pas comment j'ai fait pour perdre mon enfant, je ne l'ai pas vu partir, tu ne l'as pas vu et j'enfoncerai mes doigts dans tes yeux parce que tes yeux n'ont pas vu mon enfant, je ne veux rien dire, je ne veux parler qu'à mon enfant loin des animaux, ne me regarde pas tu as une tête d'animal, les animaux m'ont pris mon enfant dans quelle forêt est-il, je suis si fatiguée laisse moi raconter des histoires à mon enfant je raconte des histoires à mon enfant, mais comme j'aimerais dormir, comme j'aimerais maintenant dormir loin des animaux près de mon enfant.

Je suis ta femme et je veux dormir près de toi, loin de mon enfant, loin des animaux qui l'entourent, je ne pourrai jamais dormir, pourquoi je n'entends rien, pourquoi je n'entends pas mon nom dans sa voix, pourquoi sa tête n'est pas posée sur mes seins, je suis si fatiguée loin de mon enfant.

*La femme s'allonge je me mets à l'angle de la pièce, je prends un tissu au sol et le place sans savoir pourquoi, sur mon visage.
Je chante pour elle.*

4.2

DESCRIPTION DV DES SOMMEILS

La femme entre dans la pièce. Elle appelle son enfant qui ne répond pas

Elle l'appelle encore, longtemps.

L'enfant ne répond pas et la voix de la femme s'épuise.

Elle s'agenouille, soulève la paille du sol et, en silence, creuse la terre avec ses mains. Jusqu'à en recueillir l'argile.

Elle modèle l'argile. Sans un mot.

Elle le façonne entre ses mains, le caressant, l'humectant de sa salive et de ses larmes.

Elle modèle la terre jusqu'à y voir son enfant.

Lorsqu'elle le voit, elle dépose l'effigie au sol et, les mains jointes, chante bas le chant qu'elle chantait pour endormir son enfant. Puis elle s'allonge au sol et s'endort d'un sommeil profond.

Alors une des parois de la pièce se déchire et un animal entre.

Un sanglier blanc. Il flaire un court instant l'odeur de paille. Il s'approche de la femme et de la statuette. Il dévore l'effigie pendant que la femme, cloîtrée dans son sommeil tient son ventre d'une main. Le sanglier s'acharne sur le morceau d'argile et la femme geint sans se réveiller. Lorsqu'il a achevé de manger la poupée de terre, il repart par la déchirure de la paroi qui se referme aussitôt. La femme se réveille et ne voyant plus le visage d'argile de son enfant, elle l'appelle.

Elle l'appelle.

Elle l'appelle.

5

COAGULATION

Tremblements au réveil. Ténus. Infimes.

Comme si l'intérieur du corps se mettait à vibrer.

La vibration s'estompe au bout d'une heure.

J'entends la femme chanter pour son enfant mais je ne la vois pas.

Quelque chose se débat encore, refuse de céder, puis s'endort.

Des digues sont en train de céder et je ne sais pas lesquelles.

La peur se débat, obstrue encore.

Pourquoi continuer à écrire?

Échapper à l'indifférence ma propre mort tous les jours ce sommeil de l'esprit du corps.

Je n'y arriverai pas.

Sur les doigts de très légères boursouflures tapissent la peau.

Les doigts perdent en sensibilité, se raidissent.

Il devient physiquement douloureux d'écrire.

La douleur se laisse dresser. Pour l'instant.

Je ne sais plus vraiment pourquoi je suis là, pourquoi je reste dans la pièce.

Quelque chose me file entre les doigts.

Ces doigts qui ne peuvent plus tenir le stylo.

Je me lave encore et encore.

Et tu veux écrire quoi. Tu veux écrire pour qui.

Quelle prétention t'amène à écrire.

J'écris sur ma peau.

Plus d'encre. J'appuie la pointe du stylo la peau rougeoit.

Les mots écrits se mettent à saigner. À peine.

Le sommeil s'insinue. Au travers des fentes de la peau. Des parois.

Tu connais ce sommeil.

Tu ne le connais que trop.

Le sommeil de la fuite. Fuir, par n'importe quel moyen.

Échapper au vide de la chambre à l'écho de ce vide en toi.

Tu le crains.

Par tous les moyens tu tentes de lui échapper.

J'arpente la pièce des heures durant, les mains à plat sur le sol, les doigts parcourant les reliefs de la paille. La peau est comme désensibilisée.

La pulpe des doigts engourdie comme si l'influx de sang avait été stoppé. Comme s'il renonçait peu à peu.

J'invente des chemins.

À quatre pattes dans la pièce, je me souviens du jeu du cheval fait avec l'enfant, des centaines de fois.

J'entends la femme appeler son enfant.

Purification qui a dit que la purification serait une chose facile.

*Saignements de nez à plusieurs reprises.
Le sang me prouve que l'affrontement est réel.
Je deviens le terrain même du combat.
Le champ de bataille.*

*Personne ne peut rien pour toi.
L'amour de ton enfant.
Tu n'es rien sans ton enfant.
Dégoût de toi-même.
Quelle prétention d'écrire.*

*Quelque chose cherche à se débattre.
Quelque chose vient de comprendre sa prochaine mise à mort.*

*J'ai entendu la voix de la femme se rapprocher.
Elle m'a dit:*

**Ce sera donc la nuit, celle que tu as toujours craint.
L'amère destruction.**

5.1

DESCRIPTION DV DES SOMMEILS

L'homme se tient debout face à l'enfant.
Il dit:
"Tu n'avais pas un an.
Je te tenais d'une main, à hauteur de mon visage.
Je t'ai frappé. Avec mon poing droit.
Je t'ai frappé comme j'aurai frappé un homme.
Tu as crié.
Un cri qui est en même temps un pleur.
L'appel. Le seul appel."

L'enfant ne dit rien.

L'homme dit:
"Tu pleurais, criais et je glissais sur ta plainte.
L'horreur était aussi lisse qu'elle était pâle.

Mon visage n'était pas crispé.
Je n'ai pas cherché à te faire taire.
Je n'ai pas frappé plus fort.
J'ai continué avec la même force.
L'impact se faisait toujours au même endroit.
Ton corps se débattait de toute sa vie."

L'enfant ne dit rien, il regarde l'homme.

L'homme dit:

"Je crois que je ne ressentais rien
Aucune colère ni haine. Aucune joie. Aucune passion.
Aucun sentiment à ce moment-là j'étais la régularité atone de mes coups.
J'avais déjà disparu.
Tu n'as pas saigné. Il n'y avait aucune plaie sur ta peau.
Tu t'es abandonnée peu à peu.
Le silence lentement a gagné tes pleurs.
Ton corps s'est détendu.
Chacun de mes coups paraissait t'endormir.
Te guidait jusqu'au même repos que lorsque je te berçais.
Alors j'ai vu ton visage retrouver la beauté qu'il a dans le sommeil.
Qu'il a toujours eu. C'était pire que de frapper, pire que de te voir saigner."

L'enfant ne dit rien, il sourit à l'homme.

L'homme dit:

"Je n'ai pas de trace de sang sur les mains, je n'ai pas de cadavre auprès duquel me recueillir.
Le sang, le cadavre, le cri tout est enfoui maintenant dans ma chair."

L'homme se tait. L'enfant lui prend la main.

Il dit à l'homme:

"Si tu ne peux enterrer tes morts, tu vivras avec."

6

NUIT DE L'AMÈRE DESTRUCTION

Le sanglier déchire la paroi. Il n'y a plus la femme, plus l'effigie de l'enfant.
À la place, la pièce vide et l'homme dans un angle
Il se jette sur le sanglier, il le renverse.
L'homme voit le visage du sanglier blanc.
Leurs regards se nouent
L'homme se voit dans les yeux gris de la bête.
Il prend à deux mains un rocher.
Il frappe. L'animal hurle.
Il frappe.
Le sanglier se débat.

*Je me suis refusé à moi-même de vivre.
Tous ces mensonges que je fais semblant de ne pas entendre.
Ces lâchetés que je fais semblant de ne pas voir.
Tout ce bordel de théâtre d'art d'écriture
Le dégoût profond qui monte en moi.*

Il frappe.

Le sanglier ne bouge plus.
Ses mains saignent.

Il frappe la masse informe de chair.

L'amour perdu sous les déchets.

Le chant au loin s'est transformé en cri.
Il continue à frapper.
Le visage de l'animal retourne à la matière.

*Toutes ces heures que j'ai laissé échapper.
Ces ennemis que je n'ai pas combattus, faute de courage.
Cet amour que j'ai réduit au silence.*

Il frappe dans la chair ouverte de l'animal mort.

Ce goût de fer au réveil, impossible à cracher, impossible à avaler.

*Cet amour que j'ai cru entretenir quand je ne faisais que l'étouffer
Ce que j'ai appris patiemment à supporter, jusqu'à la noyade
La mort que j'ai fait semblant de ne pas voir.
Ce que j'ai tu en moi.*

Il frappe.

*L'amitié que je n'ai pas offert à la mort.
La résignation que j'ai laissé entrer en moi.*

Il frappe.

*Cette peur d'être avec
D'être sans.
D'être encore.
D'être seul.*

Il jette la pierre.
Il frappe avec ses deux poings.

*Déchirez l'enveloppe laissez s'échapper ce qu'elle contient.
Étouffez à la source le flot des regrets.
Ne retenez rien dans vos mains ni dans vos prières.
Laissez tout se répandre au sol.
Raflez la chair, l'esprit.
Laissez tout s'évaporer tomber par terre être mangé par les loups.
Dispersez ce qu'il reste dans le lieu le plus sale le moins sacré.
Et laissez le vent, l'averse emporter tout.*

6.1

DESCRIPTION DV DES SOMMEILS

**Le plafond de la chambre est troué. La nuit pénètre dans la chambre.
La pluie pénètre dans la chambre, délaie le sang et lave le corps inconscient.**

7

VIDES INCONSCIENS

Je suis mort au monde

La voix est seule

Le chant a survécu à la nuit.

Le chant est à un endroit de la nuit.

Je suis immobile depuis un temps indéfini.

La chair s'est figée. S'est absentée à elle-même.

Des pans entiers de chair comme perdus dans la conscience.

D'autres suspendus entre ciel et terre.

Perte de sensation complète de ce que je pense être les bras et les jambes.

La pièce est là.

À certains endroits la paille est déchirée.

Il pleut à travers le plafond troué.

Au travers je vois une nuit étoilée pour la première fois.

Un nuage sans contours patiente aux abords de la lune.

Je sais que j'ai perdu.

Quelque chose a été enlevé de moi.

Perte de sensation.

Je suis mort au monde.

Je flotte dans l'eau de ma défaite

Ouvre les yeux.

Je ne sais comment j'ai entendu ta voix.

L'enfant sommeille près de moi.

Couvert du drap de ma couche, l'enfant dort.

Paisiblement.

Je le regarde.

Je voudrais n'écrire que ce visage, le répéter, tenter de l'écrire aussi entièrement qu'il se livre, jusqu'à y épuiser l'écriture, chaque description comme une étreinte jamais entière de ce visage, je voudrais l'entamer de mots comme on entame une roche à la pioche et voir mes outils se casser un à un, et me retrouver nu, et admettre que ce simple visage endormi est impossible à décrire.

*Ton visage serait l'échec magnifique de l'écriture
Une beauté dans la trahison.
Ton visage serait la possibilité même de l'écriture au-delà de sa défaite
Je ne sais plus si je suis dans ton rêve ou si je rêve de toi.
En te tuant, je tuais la part de moi qui voulait échapper à la mort.
Parce que ta naissance avait enfanté l'intuition que la vie allait se poursuivre au-
delà de moi.
Cette vibration qui ne cesse de prendre corps. Qui ne cesse de les quitter.
Je peux mourir à présent
Je sais que je mourrai sous le même ciel que celui qui t'a vu naître,
Je mourrai sous le même ciel que celui qui te verra vivre au-delà de moi.
Je tomberai sur la même terre que celle qui porte tes pas.
Et même si ta marche t'éloigne peu à peu de moi,
J'embrasserai la terre à l'instant où le ciel et la nuit la rejoindront.*

L'enfant est parti.

*La paroi coulissante s'ouvre. Je distingue au loin dans l'autre pièce la femme en
train de se laver. Le chant devient le sien*

Calme ta peur.
Fermes tes yeux.
Endors-toi.
Même dans la nuit la plus obscure
Dans le champ le plus aride
Dans la sécheresse des cœurs et le silence.
Je serai là.
Poses ta tête sur mes seins.
Réchauffe toi à la paume de mes mains.
À mon souffle. À mon regard.
Endors-toi.
Pars dans l'errance de tes rêves
Ne la crains pas.
Pars loin. Pars là où je ne te verrai plus.
Je t'attendrai.
Mais reviens-moi.
Reviens-moi.

*Par l'ouverture
Le sanglier blanc entre.*

*Il n'a plus de gueule mais à la place, une plaie immense.
Son entrée dans la pièce n'éveille plus en moi un réflexe de défense.
La pièce nous accueille tous les deux.
Il boîte et laisse dans son sillon une traînée de sang.
Il vient de proche de moi.
Nos regards se nouent l'un à l'autre.
Je pose ma main sur sa plaie-visage.
Il geint doucement.
Je prends son corps entre mes bras.
L'odeur de sa chair de sa blessure provoque en moi un vertige
Je ne défais pas le cercle de mes bras.
Il saigne sur moi.
Je le soigne toute la nuit.
Toutes les nuits.
Je lave ses plaies. Je le nourris.
Je soigne le sanglier sans visage qui ne guérit pas.
J'espère qu'une gueule se reformera dans l'amas de sang et de chairs meurtries.
Mais le sanglier a pour seul visage sa blessure.
Je distingue dans la plaie immense ses deux yeux gris qui ne me quittent pas.
Toute peur a disparu.
Le sanglier tente plusieurs fois de se remettre debout.
Je l'aide. L'équilibre de ses pattes brisées s'effondre.
Il retombe dans le cercle de mes bras
Ses plaies se rouvrent plus profondément.
Il geint.
La nuit nous enveloppe et l'animal ne dort pas.
La nuit entre à travers le plafond troué de la pièce.
Dans sa gueule dans ma bouche.
Le sanglier n'est ni mort ni vivant.
Il est dans l'intervalle.
Je passe de l'eau sur son corps.
Je lave la blessure que mes mains ont faite.
L'eau délaie le sang
Je vois le blanc du pelage.
Le sanglier s'abandonne à mes bras.
J'approche mon visage de sa plaie.
La chair est chaude, vibrante.
Je pose mon visage sur sa chair. L'orifice de son souffle
L'air entre dans ma bouche dans mon nez.
Mon corps porte encore les traces de la lutte.*

*Je ne sens plus aucune douleur.
Le chant de la femme nous emporte.
Le sanglier dans l'intervalle entre la mort et la vie.
Et moi dans une nouvelle inconscience.*

*Calme ta peur.
Fermes tes yeux.
Endors-toi.
Même dans la nuit la plus obscure
Dans le champ le plus aride
Dans la sécheresse des cœurs et le silence.
Je serai là.
Poses ta tête sur mes seins.
Réchauffe toi à la paume de mes mains.
À mon souffle. À mon regard.
Endors-toi.
Pars dans l'errance de tes rêves
Ne la crains pas.
Pars loin au loin. Pars là où je ne te verrai plus.
Je t'attendrai.
Mais reviens-moi.
Reviens-moi.*

Alors j'ai cessé de chanter.
Je suis entrée et je t'ai vu avec l'animal dans tes bras.
Tu le tenais comme tu aurais tenu ton enfant qui n'était pas là.
Comme j'aurai tenu mon propre enfant perdu dans la forêt.
Tu n'avais pas vaincu le sanglier.
Mais tu ne pleurais pas ta défaite. Tu pleurais autre chose.
Tu pleurais la blessure.
Dans le cœur de cette blessure, quelque chose s'était montré à toi.
C est ce que tu avais vu dans la blessure que tu pleurais.

7.1

DESCRIPTION DV DES SOMMEILS

L'homme La femme L'enfant dorment côte à côte.

Leur sommeil est partagé calme et paisible.

Le corps de l'homme de la femme de l'enfant côte à côte dans un désordre parfait.

Qu'est-ce qui fait mourir un amour

Qu'est-ce qui fait qu'il brûle plus loin de l'absence.

8

ANEANTISSEMENT ET RIEN COMBAT

À écrire

8.1

DESCRIPTION DV DES SOMMEILS

À écrire

9

FOND DE VIE (VIDE) INCONSCIENT LABYRINTHE

Rien

Moins que le vide.

Là où le vide était encore vide de quelque chose, le rien a ouvert un passage

À perte de vue.

À la première vibration.

Je ne sais pas qui parle.

Il n'y a rien et je marche au-dedans.

À la seconde vibration.

La marche est une succession perpétuelle de déséquilibres,

Des chutes que le flux de la vie empêche.

Alternance de vides et de pleins, jusqu'à l'ouverture brusque.

Tu marches dans le cercle, dans la chambre, dans l'étendue d'un grand rien.

Dans quelle forêt est mon enfant.

*La pièce contenait dès l'entrée le chemin du labyrinthe que je portais en moi.
Je ne t'ai plus vu et pourtant je te sentais.*

À nos disparitions

Je t'entends.

Dans l'étendue de la distance je t'entends.

Au plus nous nous éloignons, au plus le fil d'ore qui nous relie se renforce.

Ta voix persiste en moi

À la troisième vibration.

Mes larmes ont donné naissance à des animaux sauvages.

*La paille est un champ. La pièce est la jaune prairie, les blés calcinés par ma rage
le drap tâché de sperme. Des prairies de chair attendant la moisson. Le blé fauché
à présent*

Je les vois ils sont assis à l'orée du champ ils me regardent.

Bientôt la moisson.

À la quatrième vibration

Je marche près de toi.

Je marche près de mon frère que j'ai combattu.

Je marche avec les animaux sauvages.

L'enfant que j'ai tué me donne la main.

Mon amour brûle de lui-même.

Tout est calme, tu vois.

Tout est calme.

Je ne suis pas mort.

Regarde dans le cercle, regarde sur le sol.

Regarde ces visages de pierre.

Tout est calme.

Embrasse-moi.

*Toutes ces mains frôlées, tous ces visages contemplés, ces quelques mots, ces
réveils avec le goût du fer dans la bouche, ces épaules sur lesquelles je me suis
endormi et le poids juste de la tête assoupie sur la mienne, ces lèvres qui ont
prononcé mon nom.*

Comme tout est loin.

À la cinquième vibration

Des jardins.

Des visages de terre.

Des visages de pierre.

Le visage d'une mère.

*D'une femme. De mon frère.
Nous nous sommes rejoints.
Visages de roche. Puis roche sans visage.
À chaque averse, nous nous éloignons un peu plus de notre forme
Mon enfant
Mon amour
Mon frère
Réunis.
À chaque averse nous nous rapprochons.
Ma main figée dans ta main.
Nous nous fondons dans la pierre.
Elle nous accueille en son sein.
Des visages de pierre s'effacent dans un jardin.
Comme si la roche les tirait lentement en arrière, les reprenait en son sein.
Ce qui avait une forme n'en a plus.
Toi qui avais un visage.
Nous redevenons la même matière sans nom.
Notre poussière de chair balayée par le vent.
Elle tombera au pied de ceux qui naîtront et protégera leurs premiers pas.
Regarde, l'aube éclaire ailleurs, la naissance d'autres corps.
Une peau qui pourrait être la tienne.
Celle de toute humanité.
Je me souviens.
À la sixième vibration.
Tout fut relié.*

9.1 PLUS DE DV

10. L ABIME

Tout fut relié.
L'âme.
Le mot.
La parole.
Le ciel.
La nuit.
Ma terre.
La pièce vide.
L'aube.
La respiration d'un enfant.
L'ondoiement de la méduse.
Et les vents filant dans les huit directions.
La lumière de lune.
La marche aveugle à travers les forêts.
Le crépitement d'un feu.
Le tracé des rivières.
Le tracé des veines.
Le passage des hommes dans le temps
Les poussières des morts.
La naissance des mots.
La naissance des animaux.
Le corbeau.
Le loup.
L'homme, le premier mort.
L'ours.
Le sanglier blanc.
L'enfant.
Le serpent.
Le crocodile.
La mère séparée de l'enfant.
Mon amour.
La voix de l'eau.
Tout fut relié
Le poing fermé.
Le grognement de la bête.
L'éboulement des roches.
La voix d'un homme seul.
Le chant d'un homme seul.

Les prières de cent hommes.
La foudre et sa lumière.
Le bruit du fer.
Le bruit des corps entrant l'un dans l'autre.
Le mélange de la terre et du sang.
Le mouvement d'un corps se relevant
Le jaune d'un ciel d'incendie.
La fusion de deux sexes.
Le visage d'un enfant mort.
Les lits de sable.
Les lits de mort.
Ceux où l'amour.
La main ouverte.
La conscience de ce lien.
Le regard de l'enfant seul.
Le regard sans peur de l'animal.
La défaite de l'homme.
Tes larmes et leur goût.
Le miracle d'une averse.
Des mots tatoués sur la peau.
Des mots.
Des vibrations
Des fissures de la peau
L'étreinte de deux bras enserrant un corps.
Cette parole que je ne peux dire.
La page blanche.
La peur du rien.
Le murmure des non-nés qui m'entoure.
L'attente du premier mort sous la terre.
Le bruit du vent au-dessus.
Le bruit de la nuit.
La paille.
L'endroit où hommes et animaux se rencontrent.
Le jaillissement du sang.
Le jaillissement de l'eau.
Le jaillissement du sperme.
Ces mots que la nuit prononce.
Le visage de l'enfant à l'instant de son sommeil.
Le visage de mon enfant
La patience de l'arbre.

La patience de la roche.
Cette main qui a tenu la mienne.
Le sommeil de la femme la nuit de sa fécondation.
Le chant des morts.
Le cauchemar.
L'odeur de paille.
Le bord du gouffre
Les oiseaux de proie qui patientent.
La perte de ce lien.
Le cri d'un nom dans l'obscurité.
L'inquiétude.
L'inconscience à l'instant de l'écriture.
L'érosion d'une roche.
L'érosion d'un corps. D'un amour.
Les cicatrices d'une peau.
La douleur.
Ton sourire.
Le flot de la vie à naître.
Le chant de cent hommes.
L'attroupement des loups.
L'attroupement des hommes.
La terre d'argile façonnée par leurs mains.
Le premier sang.
La conscience d'être là.
La conscience d'être pauvre.
La caresse du visage blessé.
Le fait d'être debout.
La nuit de l'amère destruction.
L'ablution dans l'eau.
L'homme seul.
Assis sur la paille.
L'animal qui le regarde.
La femme seule
La falaise seule.
Le sanglier qui la regarde.
L'animal mort.
Le meurtre de l'enfant.
Notre amour.
La parole de l'enfant mort.
Sa joie à portée de main.

Sa peine.
La mémoire amputée de ce lien
Le bruissement des vivants.
Le rire
Le bruit d'une chute d'eau.
Le bruit de l'eau.
Le bruit d'un souffle.
Le claquement de deux mains.
Le cercle de terre.
Le carré de la pièce.
Ce vide qui n'est pas mort.
La vibration la même trois doigts sous le nombril.
L'apparition.
La révélation de ce lien.
Les animaux les hommes mêlés.
Les labyrinthes.
Notre distance infranchissable.
La distance d'un pas.
La mémoire de ce lien.
La paroi coulissante qui l'absorbe.
L'immobilité de l'enfant.
L'immobilité d'un arbre.
La peur avant l'assaut.
La nudité d'un champ.
La défaite de la pensée.
L'ondoiement de la méduse.
La béatitude de cela.
Le rien.
La crainte de son dévoilement.
Les vibrations dans les huit directions.
La marche du désir.
L'abîme.
Le gravier des ans.
Le son de nos chutes.
La nudité d'un corps.
Le miroir.
La naissance de l'enfant.
La naissance du feu.
Les appels de la femme.
Les larmes répandues sur la paille.

Les animaux qui les boivent.
L'appartenance à cela.
La parole d'un homme.
Les ratures d'une feuille.
Les ratures d'une vie.
Le choix d'un chemin.
La morsure.
L'étreinte d'une bête sur la peau d'un homme.
Le regard échangé.
L'enfantement.
Le claquement des chairs.
Le rocher barrant l'accès aux souterrains.
La vibration qui te porte.
Qui s'étend.
Le visage du loup.
Le chant qui quitte ton corps.
Ceux qui t'ont précédé emportés dans la mort.
Ceux qui viendront après toi
Sur la scène. Dans la pièce.
Ce qui n'a pas été encore écrit.
Ceux qui ne sont pas encore nés.
Le vol des grands oiseaux.
L'éclat de leur plumage.
Les reflets d'argent sur l'eau.
La brillance des yeux de l'enfant.
La brillance des yeux de la femme.
Des jardins de pierre.
Des jardins de chair.
Le silence.
Le mot que tu as dit avant le départ.
L'errance dans la pièce.
Le désir d'un repos.
Le corbeau qui te guide.
Notre marche.
Les forêts inextricables
Les royaumes intérieurs.
Les branches barrant la lumière.
Les ronces sous la peau.
Le présent offert.
La pièce.

La demeure.
L'abreuvoir après les plaines brûlées par le soleil.
Les parois coulissantes dans le silence.
Des visages de terre.
Des visages de pierre.
Le flottement de la méduse dans la pièce.
Dans la page blanche.
Le mot écrit.
Celui qui le dit.
Celle qui le chante.
L'eau brûlante tuant la pensée.
L'asile de la méduse
Le tien.
L'asile où ils viendront.
L'odeur de paille.
La nuit.
Sous le regard des animaux.
Sous le regard du premier mort.
L'ouverture de sa main vers toi.
Sous le regard d'une multitude.
La parole du mort.
Leurs paroles.
Son chant.
Leur chant.
Ils habitaient le temps
Sur la terre, sous le ciel.

Japon
Été 2006